



CINÉMA



© La Huit

VOIR

La Supplication. Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse, Pol Cruchten, Pol Cruchten, 1 h26, en salle.

REQUIEM POUR TCHERNOBYL

Retour sur la plus grande catastrophe nucléaire du xx^e siècle.

PAR FRANÇOIS QUENIN

Tchernobyl, nous savons: le 26 avril 1986, dans la quatrième tranche de la centrale nucléaire, située en République socialiste soviétique d'Ukraine, tout près de la Biélorussie, une série d'explosions détruisent le réacteur et le bâtiment, provoquant la libération d'importantes quantités d'éléments radioactifs dans l'atmosphère. Il faudra dix-huit jours pour étouffer le cœur du réacteur en fusion. Pour la petite Biélorussie – dix millions d'habitants –, c'est un désastre. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les nazis avaient détruit 619 villages. À la suite de Tchernobyl, le pays en perdit 485. Dans les régions les plus exposées, la mortalité est de nos jours supérieure de 20 % à la natalité.

Tchernobyl, nous ne savons rien. Il suffit de regarder le film hallucinant du Luxembourgeois Pol Cruchten, *La Supplication. Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*, pour s'en persuader. Le cinéaste s'est inspiré du livre éponyme, tout aussi hallucinant et aujourd'hui encore interdit en Biélorussie. Son auteur, Svetlana Alexievitch, née en 1948 en Ukraine, a longtemps vécu en Biélorussie, où ses parents étaient instituteurs. Elle a reçu en 2015 le prix Nobel de littérature pour « son œuvre polyphonique, mémorial de la souffrance [...] à notre époque ». Elle vit à Minsk, la capitale biélorusse, après plusieurs séjours

« obligés » à l'étranger. Nous ne savons rien du quotidien des « hommes et femmes de Tchernobyl », comme ils se nomment. Le film, comme le livre, s'ouvre sur le terrible témoignage d'une jeune femme qui a perdu son mari pompier – les instances locales, ignorant la véritable nature de la catastrophe et voyant des flammes s'échapper du bâtiment, ont d'abord envoyé les pompiers. Ils mourront rapidement dans de grandes souffrances. L'écrivaine, c'est sa marque de fabrique pour ses livres – sur le conflit de 1940-1945 ou la guerre en Afghanistan, entre autres –, a rencontré des centaines de témoins, dont elle a retranscrit les maux. Le cinéaste a choisi des comédiens qui transmettent les mots: ceux de la jeune épouse du pompier traversent tout le film. Elle raconte sa lutte pour assister son mari à l'hôpital bien qu'elle « côtoie un réacteur », pour reprendre les termes d'une infirmière. Puis son combat pour vivre dans son souvenir.

Régime agonisant

Le film, comme le livre, tourne à la mise en accusation du régime stalinien agonisant qui a ajouté d'horribles souffrances au désastre, personne ne voulant reconnaître au début la gravité de la situation, tout le monde se disant que la glorieuse URSS, victorieuse des nazis, pouvait aussi, au nom de la science, venir à bout d'un réacteur. « J'y croyais, déclare vingt ans plus tard un ancien ingénieur de l'Académie des sciences de Biélorussie. Je savais bien qu'il fallait faire partir de là tout être vivant. Mais nous nous sommes tus. Nous avons obéi parce qu'il y avait la discipline du Parti. » En regardant ce film qui parle d'un monde révolu, nous avons du mal à imaginer que cela peut arriver près de chez nous, dans cette France aux dix-neuf centrales et aux cinquante-huit réacteurs. Et bien, pensons-y! ■